L'école rurale

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **52 (1923)**

Heft 8

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ÉCOLE RURALE

Comme Madame Louise, née citadine, s'en allait l'autre matin annoncer son plus jeune mioche à la « demi-enfantine » du village, sa meilleure amie lui écrivit : « Evidemment, le pauvre petit n'aura que l'école de la campagne. C'est bien dommage. »

Eh non, Madame la marraine, qui vivez à la lointaine capitale, qui avez vos brevets, vos relations littéraires et vos préjugés naïfs, ce n'est pas dommage du tout. Car votre petit filleul, à l'école du village, apprendra très exactement ce qu'il faut qu'il sache et, par-dessus le marché, il l'apprendra fort bien.

Un clair matin d'avril, dans un silence que couperont seuls les sabots des gosses pressés, sa mère le mènera vers l'école communale. Il y trouvera une régente pleine de bon sens, un régent qui n'aura point passé par une certaine pédagogie où l'on remplace l'observation par l'expérimentation artificielle, la connaissance des milieux par un « test », comme on dit au pays de Taylor, et qui conduit par une pente fatale à traiter le petit homme ainsi qu'un cobaye de laboratoire. Au village, et sous peine de déplaire aussitôt à une population qui ne s'embarrasse pas d'abstractions, le régent ne saurait être un pur cérébral. Il connaîtra l'homme tel qu'il est, avec ses dispositions véritables, ses tendances, et les nécessités pratiques auxquelles doit pourvoir une éducation raisonnable. Ici, l'homme sera paysan ; il serait fâcheux que l'enfant se préparât à autre chose. Qu'il apprenne la lecture, l'orthographe, qu'il sache écrire suffisamment pour que sa modeste correspondance d'agriculteur soit claire et ne sente ni l'illettré ni le prétentieux, qu'il sache les quatre règles et la géographie élémentaire du monde — mais bien à fond celle de son pays, d'où il ne sortira guère — tout est là.

Et voilà précisément, Madame la marraine, pourquoi votre filleul, qui ne sera pas paysan, trouvera à l'école campagnarde tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, avant toute autre chose. Il n'en sortira point semblable à l'adulte de la dernière génération, celle qui naquit entre 80 et 95 du siècle dernier, où de fâcheux pédagogues citadins entendirent enseigner toute la science humaine à l'enfant, où les programmes s'élargirent comme s'élargissait la munificence des caisses publiques, où l'écolier prit en dix ans une vague clarté de tout, sans lumière nette. Cent lumignons fumeux ne valent pas une bonne lampe. Si vous croyez que j'exagère, cherchez, pour voir, où s'est réfugiée la simple et sûre orthographe des vieux régents de l'époque héroïque, celle d'Urbain Olivier ou d'Oscar Huguenin. Cherchez, toujours pour voir, un employé de bureau, une dactylo, à l'orthographe certaine et au style précis, simplement. La fin du dernier siècle, avec sa pédagogie artificielle, compliquée et prétentieuse, a fait ce miracle : une génération de demi-instruits qui ne savent rien. Comparez-leur la génération de 1840 ou de 50, telle qu'on la rencontre encore en tels magistrats municipaux du Haut-Jura, où la race est demeurée mi-horlogère et mi-rurale : une façon d'écrire nette et sobre, une sûre logique, une orthographe impeccable. Ceux-là, à l'école de leur village, avaient appris, mais bien appris, tout ce qu'il faut savoir. Ils l'ont gardé toute leur vie. Si l'impécuniosité des caisses publiques nous ramène à cette pédagogie peu coûteuse, mais sûre, la guerre n'aura point été tout désastre et tout deuil...

C'est donc ici, dans cette école rurale dont vous souriez, que votre filleul trouvera la science solide et limitée qui formera le fond de sa connaissance et le

levier de sa pensée. Mais il y trouvera, sans qu'il l'ait cherché, quelque plus précieux encore : des camarades sortis d'un milieu homogène et généralement sain. A la ville, l'écolier n'est qu'un anonyme, pour son maître comme pour ses camarades ; si bon que soit le maître, l'éducation scolaire demeurera impersonnelle et le milieu incohérent. Une « volée » citadine, c'est une meute d'éléments qui se neutralisent : enfants d'artisans, enfants d'ouvriers, enfants de bourgeois et d'intellectuels. Et le petit homme est trop jeune pour goûter les saveurs différentes de tous ces éléments divers, comme il saura le faire au service militaire. Ici, aux champs, le milieu scolaire lui offrira son extraordinaire unité et, plus tard, lorsque son souvenir s'en retournera aux lointaines années de l'école, ce ne sont pas simplement tels camarades, tels noms qui surgiront, ce sera toute cette âme rurale déjà savoureuse dès l'enfance, ce sera la saine et la simple odeur de la terre, avec ses fermes, son laitage et ses fumiers. Plus tôt et plus sûrement qu'ailleurs, car le cœur et les appétits de l'homme, ici, ne se masquent pas de belles paroles et d'insidieuses formules, votre filleul connaîtra son prochain, et que ce n'est point pour ses beaux yeux qu'il sera, son adolescence venue, courtisé, flatté ou simplement recherché. Le rôle du corbeau de La Fontaine, c'est ici, dans le monde très positif des petits paysans, qu'il prend tout son incroyable ridicule. Et cette leçon-là, jolie Madame, vaut bien le peu de chose que perd votre filleul en n'allant point s'asseoir dès ses six ans à l'école de votre capitale.

(*Gazette de Lauzanne*, 1er avril 1923.) Pierre DESLANDES.

SOCIÉTÉ DES INSTITUTRICES

La prochaine réunion aura lieu, *jeudi 7 juin, à 2 ½ heures,* à la Villa Miséricorde.

Education, ton nom est : Patience !

L'enfant est à la campagne dans le seul milieu où il puisse se plaire véritablement, parce que rien n'y excède sa frêle pensée et que toutes les images y charment ses yeux.

L'enfant aime l'habitude et s'instruit plus par ce qu'il revoit que par ce qu'il voit.

L'attention est la première habitude qu'il faut faire acquérir à l'esprit d'un enfant. M. PRÉVOST.

Quiconque pense que le *Bulletin* doit se développer et vivre, se souviendra qu'il faut :

1° Le lire ;
2° S'y abonner ;
3° Lui trouver des annonces ;
4° Lui chercher de nouveaux amis.

Un journal ne peut satisfaire tout le monde et toujours. Il faudrait un journal par tête, pour pouvoir exprimer exactement les idées de chacun. Mais nous exprimons la grande, l'essentielle idée, celle qui doit nous unir tous et concentrer tous nos efforts : l'éducation chrétienne de nos enfants.